

Joad Prune

C'est quand le bonheur ?



*A François et Pierrot sans qui ce livre
n'aurait pas existé.*

*Pour leur patience, leur affection et leur
soutien sans faille à une période de ma vie
où je perdais pied.*

« Si c'est pas malheureux !

Faire des choses pareilles à sa propre Mère ! »

Ce que je redoutais depuis un moment vient d'arriver :

Maman a porté la main à ses cheveux baignés de teinture brune, et elle la regarde à présent, toute maculée de noir, l'air furibond...

Depuis vingt bonnes minutes, j'essaye de la distraire pour la maintenir tranquille sur sa chaise, mais rien n'y fait : elle se lève, tente de quitter la pièce... je la ramène en la prenant doucement par le bras et en lui expliquant pour la énième fois ce que nous sommes en train de faire... elle se rassoit en protestant et me pose à nouveau la même question :

– « Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Allez ! Viens ! On va marcher un peu dehors ! »

Elle a accompagné Papa pour venir me voir dans ma seconde ferme, du côté du Pays Basque.

J'ai eu quarante ans cette année et c'est déjà ma troisième vie.

J'ai coiffé ma mère des centaines de fois pendant

ces dernières années. Je lui ai coupé les cheveux, appliqué ses teintures, roulé ses mises en plis. Elle profitait toujours de ses visites à la maison avec mon père pour « passer en même temps chez la coiffeuse », et, à chaque fois, le résultat la satisfaisait.

– « Ah ! on peut dire que tu as raté ta vocation, toi !

Regarde un peu, Serge, comme ta femme est belle ! »

Seulement voilà, depuis quelque temps les idées se sont sérieusement embrouillées dans sa pauvre tête.

Cela a commencé par un désintérêt progressif pour ses tâches habituelles de ménagère chevronnée.

Elle, ce cordon bleu, ne savait plus faire la cuisine. Elle se mettait à préparer les repas dès 8H du matin, puis les oubliait sur le feu. Ou bien, elle les réchauffait une bonne douzaine de fois jusqu'à l'heure du déjeuner.

Pire encore, elle ne se souvenait plus du tout de ses recettes, et la moindre préparation la plongeait dans une nervosité inimaginable ou dans une profonde apathie qui la conduisait inmanquablement sur le canapé du salon l'œil rivé sur la télévision éteinte, comme hypnotisée.

Au début, mon père se mettait en colère, la rabrouait, argumentait... en vain !

Il entreprit donc progressivement de faire la cuisine lui-même.

Ce n'était d'ailleurs que le cheminement logique

d'une évolution qui s'opérait insidieusement depuis des années, et, plus précisément peut-être, depuis qu'il avait pris sa retraite et qu'ils avaient quitté leur logement de fonction à la Préfecture pour venir habiter la maison qu'ils avaient faite construire dans la proche campagne lyonnaise.

Il avait commencé par s'occuper de la lessive lorsqu'ayant changé le lave-linge, ma mère déclara que le nouveau était trop compliqué pour elle « avec tout cet électronique ! ».

Puis, la vaisselle sale s'entassant de plus en plus souvent dans l'évier, il avait résolu de s'y mettre également.

Et quand il en eut assez de porter des vêtements sans boutons, il prit un fil et une aiguille, tout en râlant contre sa couturière de femme qui, assise sur une chaise, les yeux dans le vide, se sentait de moins en moins concernée par tous ces problèmes matériels ou du moins totalement incapable d'y remédier.

Mais, les plus émouvants étaient ses moments de lucidité où, honteuse et accablée par son impuissance, elle ouvrait toute grande l'armoire de leur chambre et murmurait, au bord des larmes :

– « Et dire que c'est moi qui ai fait tout ça !

Regarde : ces robes, ces tailleurs, ces manteaux !

Alors qu'aujourd'hui je suis devenue si bête et incapable ! »

Pour ma part, je tentais à chaque fois de dédramatiser la situation et je lui répondais

invariablement qu'elle avait assez travaillé comme ça dans sa vie, que le temps était venu pour elle de se reposer un peu et qu'elle ne devait pas se mettre dans cet état pour cela.

A d'autres moments, elle se mettait tout d'un coup à chanter des refrains de corps de garde qui nous laissaient dubitatifs sur la façon dont elle les avait appris : « ... si tous les cocus... avaient des clochettes... des clochettes au cul... »

Cela aurait pu être drôle avec le souvenir de cette mère qui n'admettait aucun « gros mot » de la part de ses enfants... mais c'était seulement pathétique.

Dans ces cas-là, Papa, avec la même patience calme et déterminée, la prenait par le bras et l'entraînait un peu plus loin pour lui changer les idées en l'intéressant à autre chose.

Car, physiquement, à 72 ans, elle avait toujours bon pied, bon œil, petite femme mince malgré l'empâtement des années, elle trottinait encore sur des kilomètres, accrochée au bras de mon père, de cinq ans son cadet et marcheur impénitent, sur les petites routes de campagne entourant leur villa de retraités.

Ils avaient gardé cette habitude de « promeneurs du Dimanche » et c'était la seule occupation capable de les réunir encore aujourd'hui.

Mais, pour le reste, aucun échange n'était plus possible : ses questions mille fois répétées au cours de la journée, l'incroyable patience de son mari qui lui expliquait mille fois la même chose, ses faits et gestes

sans aucune suite logique, ses « bêtises » de plus en plus fréquentes qui exigeaient une surveillance de tous les instants, tout indiquait de plus en plus sûrement que ma mère perdait l'esprit.

A l'inverse de mon père qui refusa jusqu'à la dernière limite de voir la réalité en face, et malgré le caractère souvent insupportable de la situation, je n'en éprouvais personnellement pas de réel étonnement.

Ayant vécu plus que quiconque dans l'ombre maternelle depuis ma naissance, j'avais confusément, toute enfant déjà, l'intuition d'une faille dans son personnage.

1

J'étais une fillette calme et contemplative

Sur les photos de l'époque – j'avais quatre ou cinq ans – ce qui frappe c'est un front démesuré, de ceux dont les parents disent toujours que c'est un signe d'intelligence, et dont les amis et voisins plaisantent volontiers en cachette.

Ma mère, il est vrai, accentuait avec une certaine complaisance ce trait panoramique de ma personne en m'affublant de coiffures bien dégagées sur les tempes et maintenues par des barrettes, et, plus tard, par des coupes de cheveux, chefs-d'œuvre d'une de ses amies (qui avait, elle aussi, sans doute, raté sa vocation), caractérisées par une frange réduite à sa plus simple expression qui me donnait un aspect lunaire des plus gracieux.

Mais je n'en fus vraiment consciente que quelques années plus tard, lorsque je passai de l'école communale de filles à un lycée de garçons où mes parents eurent la curieuse idée de m'inscrire à la suite

de mon grand frère, lycée sans doute réputé pour l'efficacité de ses enseignants, et qui, faveur sans égale, acceptait quelques éléments en jupe parmi ses élèves, et ce jusqu'à la sixième uniquement.

Je suivis là une huitième et une septième sans éclats, fillette intimidée au plus haut point par les professeurs hommes revêches et misogynes, les moqueries des garçons peu enclins à l'indulgence, et surtout brutalement confrontée à un mini univers sexué, avec ses rivalités, ses intrigues, ses alliances et ses rites de séduction.

Il y avait là, dans ma classe, tout particulièrement, une fille de un ou deux ans mon aînée, aux longs cheveux blonds et à l'allure désinvolte de starlette en herbe, qui subjuguait toute la bande de gamins turbulents, et moi aussi par la même occasion.

Elle était vêtue de jupes longues au plissé souple et de pulls amples à encolure bateau, comme dans les magazines, et me faisait baisser les yeux sur mes petites robes fillette bien au-dessus du genou et mes vestes en tricot ornées de toutous, minous et autres enfantillages, patiemment confectionnées par ma mère qui qualifiait d' « horreurs » tous ces vêtements à la mode qui commençaient à me faire rêver et à côté desquels j'avais un petit air désuet et attardé dont je n'osais pas encore lui parler.

Il faut dire aussi que j'avais eu la « grande chance » de sauter une classe à mon arrivée dans le primaire, et que je devais traîner par la suite, comme

un boulet, cette année d'avance sur les autres, durant toute ma scolarité.

J'étais, en effet, toujours « un peu jeune » pour les professeurs dans leur bilan trimestriel, et surtout trop petite pour mes camarades de classe qui avaient souvent un ou deux ans de plus, ce qui accentuait encore le fossé entre nous, et les amenait à me traiter en gamine un peu niaise qu'ils laissaient en dehors de leurs jeux et de leurs confidences.

Je n'avais d'ailleurs pas compris la raison de cette année d'avance.

Après la maternelle, le jour de la rentrée à la Grande Ecole de filles, j'avais suivi le mouvement et mes anciennes petites camarades de l'année précédente dans une salle de classe où l'institutrice nous avait tout de suite installées devant des cahiers et nous avait fait aligner des lettres, puis des chiffres afin de tester nos différents niveaux.

Puis nous avons toutes remis nos œuvres et la Directrice était apparue sur le seuil de la classe où, après quelques palabres avec l'institutrice, toutes deux penchées sur nos cahiers, elle avait appelé le nom de quelques enfants dont le mien et nous avait aussitôt transférées dans une autre classe sans aucune explication.

J'ai encore le souvenir du sentiment de faute ressenti à cette occasion, persuadée que les enfants ainsi soustraites au groupe de leurs petites camarades n'avaient pas été à la hauteur du devoir imposé et

subissaient ainsi une sorte de punition, alors qu'il s'agissait exactement de la manœuvre inverse.

Mais le monde enseignant des années cinquante était bien loin de se soucier de l'interprétation des décisions des adultes par les mêmes.

Pourtant quelques adeptes de la méthode Freinet tentaient à cette époque de timides applications de cette pédagogie douce et créative dans leurs classes respectives mais très peu respectées, la grande majorité des parents s'affolant du temps consacré aux travaux pratiques par leurs chères petites têtes blondes ou brunes, occupées à jardiner ou à élever des souris blanches.

Tous craignaient en effet de les voir négliger les matières « nobles » comme la grammaire ou les mathématiques, à tel point qu'ils firent bientôt obstruction à cette réforme humaniste de l'enseignement et parvinrent soit à contraindre, bon gré, mal gré, les instituteurs révolutionnaires à revenir aux bonnes vieilles pratiques contraignantes, soit à faire muter les plus récalcitrants, arguant de leur manque de « résultats » avec leur progéniture.

Mon frère, de six ans mon aîné, tomba par le plus grand des hasards dans l'une de ces classes d'expérimentation dirigée par un instituteur un peu marginal, rêveur, poète, honnête et surtout passionné par les gosses et son métier vocation.

Dans sa classe poussaient des lentilles et des haricots dans des jardinières, une tortue déambulait

flegmatiquement sous les pupitres, une grenouille escaladait méthodiquement son échelle à chaque fois que le temps était à la pluie et un lapin roux aux yeux de velours grignotait des fanes de carottes dans sa grande cage grillagée.

Mes parents ne furent pas parmi les moins virulents opposants à ces tentatives d'éveil de leur fils.

Il « perdait son temps » dans cette classe et mettait en péril son déjà précieux avenir.

« J'échappai » donc sans problèmes quelques années plus tard, à ces pédagogues d'avant-garde, et j'eus la chance inappréciable de gravir les échelons du savoir dans des établissements au-dessus de tout soupçon de laxisme.

Personnellement, je ne m'en formalisai d'ailleurs pas vraiment, n'ayant jamais été habituée, à la maison, à la moindre permissivité et ayant développé très jeune une soumission aux volontés de ma mère qui n'admettait aucune désobéissance, aucune remise en question de ses certitudes et de ses exigences.

C'était une petite femme très active et très nerveuse.

Parfaite maîtresse de maison, excellente cuisinière, économe et pratique, elle avait été « petite main » dans un atelier de couture assez chic de notre grande ville de province, du temps où elle était jeune fille, et elle confectionnait méticuleusement toute notre garde-robe familiale.

Elle pouvait passer plusieurs semaines à la confection d'un manteau ou d'un costume, intercalée au

milieu de ses tâches ménagères pourtant suffisamment contraignantes à l'époque.

Je me souviens, très jeune, l'avoir vue soulever la lourde lessiveuse pour mettre le linge à bouillir sur un petit réchaud à gaz, car la machine à laver semi-automatique n'entra chez nous que lorsque j'avais 11 ans, au retour de mon père appelé comme réserviste pendant les « événements » d'Algérie et qui revint au bout des six mois réglementaires avec un petit pécule dû à sa prime de risques et jouant les Pères Noël en achetant dans la foulée un réfrigérateur et, merveille des merveilles : un petit téléviseur en noir et blanc.

Nous aurions pu faire partie du petit monde ouvrier besogneux et surexploité.

Mon père était un bon mécanicien automobile en usine, responsable, honnête, méticuleux, et reconnu comme tel, mais il avait sans doute saisi sa chance au bon moment et avait été sélectionné sur concours par une grosse administration comme Chef du Garage de ces messieurs les hauts fonctionnaires de la Police.

Et, de ce fait, afin de l'avoir sous la main de jour comme de nuit, on lui avait très vite attribué un logement de fonction sur le lieu même de son travail au sein des immeubles administratifs et autres appartements de ces hauts fonctionnaires, circonstance tout à fait particulière qui influa de manière décisive sur le comportement de ma mère et sur ma vie.

Ce logement de fonction entraînait toute une kyrielle d'avantages s'y rapportant comme la gratuité

de toutes les charges habituelles d'habitation (loyer, eau, gaz, électricité, chauffage, téléphone, etc.), ce qui, malgré un salaire des plus modestes, nous apportait bien évidemment une certaine aisance que nous n'aurions pas connue autrement.

Je ne manquais donc de rien matériellement parlant.

La nourriture était abondante et de bonne qualité, nous avions une salle de bain contrairement à la plupart de mes camarades de classe et nous partions un mois en vacances tous les étés, ce qui était un luxe à l'époque.

2

Les premières vacances dont je me souviens sont immortalisées par une petite photo en noir et blanc.

Un très vieil homme de haute stature, en chemise blanche et pantalons de flanelle retroussés aux genoux, me tient fermement la main.

Je dois avoir quatre ou cinq ans.

Je remonte également ma petite robe d'été au-dessus de la ceinture, tout en m'agrippant fébrilement au bas de pantalon de mon grand-père et en me déboîtant le cou pour surveiller d'un œil apeuré les vaguelettes qui viennent mourir sur nos talons.

C'est la première fois que je vois la mer et je ne suis absolument pas rassurée.

Ce grand-père, nous avons traversé une bonne partie de la France et presque toute l'Espagne pour aller le rejoindre dans son petit village accroché à la montagne, au-dessus d'Alicante.

Nous avons été accueillis par des jets de pierre des enfants du haut des rochers qui surplombaient la

route en lacets, unique liaison entre Finestrat et le reste du monde.

C'était au mois d'Août 1952.

Il faisait très chaud dans cette région aride. Mon père avait décapoté notre 2CV mais les premiers projectiles le forcèrent à s'arrêter et à remettre la bâche bien hermétiquement pour nous protéger.

Moi, tassée à l'arrière de la voiture avec mon frère et une partie des bagages, j'étais partagée entre la peur et la curiosité que m'inspiraient ce pays et ces gens si différents de mon petit monde habituel.

L'arrivée au village, elle, fut triomphale, car, entre deux jets de pierres, la nouvelle s'était répandue, on ne sait comment, que c'était la fille de « Péré el Mas » qui revenait au pays pour voir son père, et, dès les premières maisons, des femmes toutes habillées de noir, le fichu sur la tête, nous entourèrent et commencèrent à parler très vite en espagnol, embrassant ma mère avec effusion et levant les bras au ciel dans de grandes imprécations.

Moi, j'ouvrais de grands yeux en entendant ma mère leur répondre dans la même langue et je sentais confusément l'importance du moment.

Encerclée de femmes jacassantes et d'enfants qui riaient et se poussaient mutuellement sur la voiture, la 2Cv s'immobilisa devant la porte d'une maison qui me parut minuscule tellement il y avait de monde à l'intérieur.

Une trouée se fit au milieu de la foule, et ce grand vieillard que je voyais pour la première fois, marcha